

Note au lecteur

Le présent ouvrage est l'édition intégralement revue, corrigée et augmentée d'un livre paru initialement en 1979 aux États-Unis sous le titre *The voice of the valley* (ed. Bobbs-Merrill), puis en 1984 en France sous le titre *La voix de la vallée* (Éditions du Rocher).

Le contenu de ce livre est tiré des enseignements oraux (*kusen*) donnés par le maître pendant *zazen*, et des questions-réponses (*mondō*) de maître Deshimaru, pris en notes par son disciple et scribe Philippe Coupey, durant le camp d'été de 1977 à Val d'Isère.

Maître Deshimaru poursuivait la tradition, instaurée par le Bouddha Shakyamuni, d'une longue « *sesshin* », retraite d'été d'environ deux mois, durant laquelle une pratique intensive de la méditation s'accordait avec toutes les tâches nécessaires à la vie en groupe.

Le choix éditorial de la version originale a été de présenter une large sélection des *kusen* prononcés par maître Deshimaru durant cette retraite, en conservant autant que possible le caractère oral vif et puissant de ces enseignements. Taisen Deshimaru était un homme libre, ayant une parole forte, et la réussite remarquable de ce livre est que ce texte, passé par le crible de la traduction et de la mise en forme, reste très fidèle au mouvement de sa parole et à son ton si singulier.

Les quatre sessions de camp d'été relatées dans ce livre se sont déroulées il y a presque quarante ans. Il est évident que le contexte de sa première publication est complètement différent de la situation actuelle. Cette évolution a conduit à présenter ce livre

sous une nouvelle forme, plus claire, qui s'adresse non uniquement aux pratiquants de la sangha de maître Deshimaru ou aux adeptes du zen, mais à toute personne désireuse de comprendre la signification du *karma*, ou plus généralement de s'imprégner de l'enseignement historique dispensé par Taisen Deshimaru pendant sa mission d'introduction du bouddhisme zen en Europe.

Il convient de signaler que, mis à part les enseignements pratiques à propos du corps et de l'esprit en méditation ainsi que quelques passages où le goût du maître pour l'humour et les anecdotes se manifeste clairement, est restitué ici un enseignement mémorable, de haute volée, qui requiert toute l'attention du lecteur pour que soit partagée la vision de maître Deshimaru lorsqu'il cerne de mots ce qui dans l'existence et l'ordonnancement du cosmos est irréductiblement du domaine de l'apophatique.

Cette réédition est une belle opportunité de diffuser à nouveau l'enseignement de maître Deshimaru, qui est semble-t-il, aujourd'hui relégué au rang d'illustre patriarche qu'on remercie pour sa mission, mais n'est plus étudié avec l'attention que son œuvre et son exemple méritent.

Olivier Tollu

Préface

La Voix de la vallée (Keisei 溪声) – titre tiré du *Keisei Sanshoku* 溪声山色 (La Voix de la vallée, les formes-couleurs des montagnes), le texte n° 25 du *Shōbōgenzō* –, est le recueil d'une série de *kusen* 口宣 (courte instruction collective) et de *mondō* 問答 (échange public entre maître et disciple) que Taisen Deshimaru délivra durant la retraite d'été effectuée à Val d'Isère, du 25 juillet au 31 août 1977, soit au total trente-sept jours divisés en quatre camps.

Grande fraîcheur et dynamisme, c'est avec ces deux mots faisant justement écho à la voix des vallées que je voudrais qualifier ce très beau livre. « *La puissance cosmique fondamentale* », combien de fois en effet sort de la bouche du maître japonais ce mot plein d'énergie visant à initier les Européens à la pratique de *zazen* ? « Poussez le ciel avec la tête, la terre avec les genoux », telle est la formule préférée du maître qualifiant la posture de l'assise. « Qu'est-ce que le *satori* (l'éveil) ? », à cette question, le maître répond : « Il n'est pas nécessaire de le chercher, *zazen* lui-même est *satori*. » La magnifique calligraphie, qui cadence le présent ouvrage, évoque la forte personnalité de Deshimaru, ardente et vigoureuse. Est-ce un clin d'œil de la part du prédicateur si figure sur la première de couverture¹ le mot japonais 山河 « montagnes et fleuves », qui se prononce *sanga*, un homonyme du terme sanskrit *sangha* : la « communauté des pratiquants » ?

Avec un langage simple, accessible à tous, Deshimaru explicite des notions fondamentales de la doctrine bouddhique, prenant pour matière les sujets pratiques et concrets de notre vie

1. Ceci fait référence à l'édition originale américaine (*The Voice of the Valley*, Bobbs-Merrill, 1979). Cette calligraphie est reproduite dans le présent ouvrage page 4.

quotidienne. Ici et là, apparaît en filigrane, d'une part, le profond enracinement de Deshimaru dans la culture japonaise qui est la sienne et, d'autre part, sa vaste connaissance – je dirais « amoureuse » – de l'Occident, et cela au-delà du cadre confessionnel et religieux. J'ai été très heureuse, par exemple, de retrouver le poème de Kenji Miyazawa² que moi aussi, j'ai appris par cœur quand j'étais écolière, puisqu'il s'agit d'un hymne, presque national, élevant la spiritualité laïque bouddhiste à son sommet. Un peu partout figurent également des noms de poètes, de philosophes et de scientifiques occidentaux que le maître japonais cite librement dans la lumière de son enseignement zen. Mon étonnement a été de trouver chez lui une grande liberté de parler du Dieu du christianisme. J'ai le sentiment d'avoir rencontré un vrai « ami de bien » (*zen* 善 *nu* 友) d'autant plus que, chez les pratiquants européens d'aujourd'hui, je ne vois que le rejet quasisystématique de tout ce qui appartient à la tradition chrétienne, et cela au nom de la « pureté » de la doctrine qui consisterait, d'après eux, à mettre le bouddhisme à l'abri de toute influence, de l'héritage européen de plus de deux mille ans. Entreprise à mon sens vouée d'avance à l'échec. Comment les pratiquants européens pourraient-ils réaliser l'éveil (*satori*) en faisant table rase de leur propre tradition et de leur propre identité ? C'est comme si les Japonais, qu'ils soient bouddhistes ou non, en rejetant l'héritage bouddhique, reniaient leur propre tradition et leur propre identité.

Je n'ai pas connu Deshimaru de son vivant. En revanche, auprès de nombre de ses disciples directs, j'ai entendu toutes sortes d'appréciations et de commentaires. Si les uns expriment leur profond attachement, à la fois affectif et spirituel, il y a aussi bien des critiques, ou bien avec un ton dur et sec, ou bien avec un léger sourire. Les mauvaises langues disent que Deshimaru n'était pas

2. Ce poème *Ame ni mo makezu* (« Je ne serai pas vaincu par la pluie... ») se trouve au début de la 3^e session, au paragraphe « Transformer les illusions ».

grand maître ; qu'il a tout simplement profité du mouvement et de la vogue de 68 pour ramasser ses disciples tous azimuts. Rappelons néanmoins le fait indéniable : si le zen est transmis sur la terre européenne, c'est grâce à Deshimaru en personne, non grâce à une institution. Comment pourrait-on alors rayer de l'acte généalogique de la Loi (*shisho* 嗣書) le nom de Taisen Deshimaru ; comment les pratiquants zen pourraient-ils laisser ce Premier patriarche européen sans successeur ?

Certains pointent du doigt sa vie privée, sans doute pas tout à fait exemplaire, avant son départ du Japon ; de plus, il fumait, et il était amateur du bon vin français. Quant à moi, je ne cherche pas chez lui l'image d'un saint homme à vénérer. J'éprouve seulement une profonde sympathie, voire même une certaine affinité à l'égard de ce missionnaire de caractère. Poussé par l'unique désir de répandre le zen sur la terre européenne dont il rêvait, il vint tout seul en France en juillet 1967 par le train transsibérien de l'époque. Il n'avait aucune ressource au départ et gagnait sa modeste vie au jour le jour par le *shiatsu* (massage thérapeutique japonais) et par un modeste commerce d'aliments macrobiotiques, ne recevant aucune aide financière extérieure. Je ne vois là pas le moindre calcul politique, ni d'ambition personnelle, sinon le cœur brûlant et apostolique d'un vrai missionnaire.

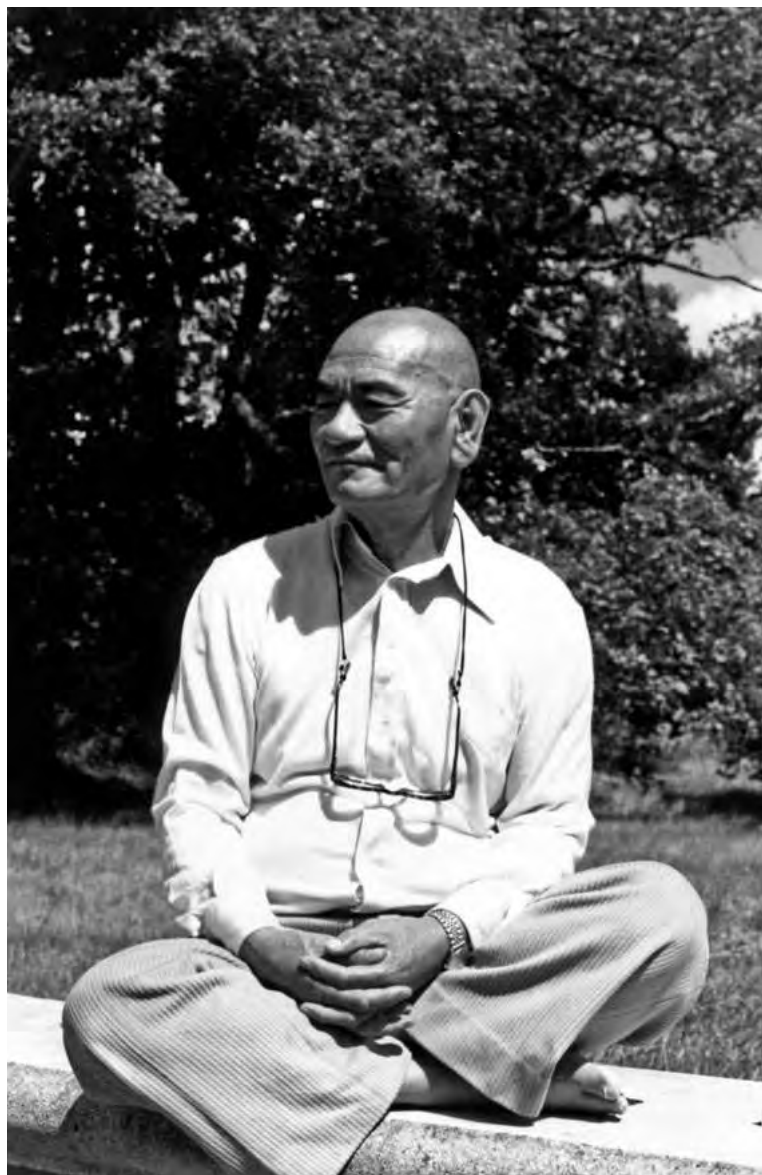
C'est aussi Deshimaru qui transmet en Europe l'amour et la passion du *Shōbōgenzō* « La vraie Loi, Trésor de l'Œil ». Il ne parlait pas français. Son enseignement donné en anglais rudimentaire (*broken English*) était traduit par ses disciples ignorant probablement tant la doctrine bouddhique que la langue japonaise. J'entends bien la critique judicieuse de la part des connaisseurs d'aujourd'hui sur sa « traduction » du *Shōbōgenzō* un peu trop libre et fragmentaire, « traduction » maintenant dépassée. Cependant, voici à nouveau le fait qui compte à mes yeux : le missionnaire japonais aimait passionnément le *Trésor*, non en tant que philologue érudit, ni en

tant que savant bouddhologue, ni en tant que moine enseignant mandaté de l'école, mais en tant qu'un homme libre, n'ayant aucune prétention académique, mais pétri existentiellement par ce Trésor du cœur et de l'esprit.

Au bout de trente-cinq années depuis sa première publication, *La voix de la vallée* n'a pris aucune ride. En revanche, le bouddhisme actuel en Europe, en occurrence le zen sôtō, pourrait prendre des rides. Par la volonté d'institutionnaliser les éléments existants, le formalisme pourrait être de nouveau introduit avec le ritualisme coupé de la réalité, la lignée plus ou moins fictive de maîtres et disciples, etc. Bientôt doit disparaître la première génération des disciples de Deshimaru. Pour le zen européen à venir, ne serait-il pas bon que les pratiquants prennent le large, ayant pour voile une grande amitié pour Deshimaru, et recevant l'étude du *Shōbōgenzō* comme le souffle de bon vent ?

Yoko Orimo,
novembre 2015

Yoko Orimo est diplômée en sciences religieuses à l'École Pratique des Hautes Études de Paris. Elle est l'auteur de l'unique traduction intégrale en français du *Shōbōgenzō*, « La Vraie Loi, Trésor de l'Œil » de maître Dōgen.



À la Gendronnière en 1980.

Introduction

Taisen Deshimaru

Taisen Deshimaru est né au large de la côte méridionale du Japon, sur l'île de Kyūshū, en 1914. Il fut élevé par son grand-père, qui avait été un maître samouraï durant la fin de l'ère Meiji, et par sa mère, une fervente adepte de la secte bouddhiste Jōdo shinshū.

Quelles que furent les circonstances de son éducation et de sa formation (il obtint un diplôme de l'université de Yokohama), Deshimaru était avant tout profondément tourmenté par le caractère éphémère de l'existence. C'est ce qui le conduisit à étudier la Bible. Il poursuivit cette étude pendant de nombreuses années sous la direction attentive d'un pasteur protestant, avec lequel il noua une forte relation.

Cette quête de sens et de paix de l'esprit le conduisit finalement au zen, d'abord sous la direction de maître Asahina de l'école Rinzai, puis de maître Kōdō Sawaki de l'école Sōtō. D'emblée, il se consacra corps et âme à ce maître de la transmission : sa quête était achevée³.

Cependant, avec l'attaque japonaise de Pearl Harbor en décembre 1941, leur monde changea du jour au lendemain, et disciple et maître durent se séparer. « Nous allons certainement perdre la guerre, dit Sawaki à son disciple, notre pays sera détruit et notre peuple anéanti... et c'est peut-être la dernière fois que nous nous voyons. Mais quoi qu'il arrive, aime l'humanité tout entière, sans distinction de race ou de croyance. »

Pendant la guerre, Deshimaru fut employé par son pays, non comme soldat mais comme homme d'affaires, directeur d'une

3. Il devait d'ailleurs demeurer disciple de Kōdō Sawaki jusqu'à la mort de ce dernier en 1965.

compagnie minière, sur l'île de Bangka, au large de la côte de Sumatra. Durant cette période, les habitants de Bangka, dont beaucoup étaient d'origine chinoise, subissaient des persécutions d'une brutalité indescriptible de la part des envahisseurs japonais, et Deshimaru intercédait en leur faveur. Il finit par être arrêté par l'armée impériale et condamné à passer devant le peloton d'exécution. Cependant, juste avant que son exécution n'ait lieu, les plus hautes autorités militaires de Tōkyō donnèrent l'ordre de le libérer (la raison de cet acquittement de dernière minute ne fut jamais connue, elle put avoir eu lieu soit grâce aux relations de sa famille et de ses amis au Japon, soit n'être liée qu'à lui et à sa bonne étoile).

Quand la guerre prit fin, Deshimaru fut de nouveau fait prisonnier, cette fois par les Américains. Il fut incarcéré pendant de longs mois dans un camp de prisonniers de guerre à Singapour. Emprisonné tour à tour par les deux puissances rivales... Deshimaru représentait un sérieux grain de sable dans l'engrenage, qu'il soit japonais ou américain, qu'il s'agisse de politique ou d'ambition, ou de quoi que ce soit d'autre ; et ce fut aussi le cas dans ses relations avec les institutions zen⁴.

À sa sortie du camp de prisonniers de guerre, Deshimaru rejoignit Kōdō Sawaki et resta auprès de lui jusqu'à la mort de ce dernier quatorze ans plus tard. Il enterra le crâne de son maître dans le sol à l'extérieur du temple d'Antai-ji, s'assit sans bouger pendant des jours entiers, puis, coupant ses racines avec son pays natal et avec la hiérarchie du zen sōtō japonais (et laissant ainsi derrière lui sa femme et ses enfants) il partit seul pour l'Europe. Ce fut en

4. Il quitta le Japon, en partie à cause de cette divergence profonde d'esprit et de vision avec les autorités, toutes les autorités. C'est aussi pour cette raison qu'il ne se rendit pas aux États-Unis mais vint en France. (D'ailleurs, et pour des raisons tout sauf anodines, ce livre, d'abord publié par Bobbs-Merrill en 1979, vit sa distribution refusée aux États-Unis, et son stock rapidement éliminé.)

France qu'il s'établit et demeura, et c'est d'ici qu'il propagea le dharma comme personne ne l'avait fait avant lui.

Deshimaru arriva sur ce continent en 1967, sans être annoncé ni attendu. Il n'était relié à aucune organisation, religieuse ou autre ; et ne travaillant pour nul autre que lui-même, n'ayant de compte à rendre à personne, il était libre d'agir comme il voulait. Et c'est ce qu'il fit.

Durant les quinze années qui lui restaient à vivre, Sensei⁵ établit de solides fondations sur lesquelles le zen put s'épanouir en Occident, un zen dépourvu de cérémonies japonaises inutiles, comme de hiérarchies, grades⁶, et autre protocoles ; et, installé bien loin des quartiers généraux de la *Sôtōshu* et de la *Shumucho* à Tōkyō, il put apporter sur le continent européen la véritable pratique de *shikantaza* à l'état pur.

Deshimaru était un homme très spontané, à la fois joyeux et colérique, joyeux de vivre, et pourtant en colère contre ses disciples qui ne trouvaient pas la *satori* qu'il aurait souhaité pour eux. Mais ce n'était pas un homme sévère, et il n'imposait de restrictions à personne. On pouvait agir comme on le souhaitait. « Faites comme vous voulez », disait-il, en français. Dans le dojo, cependant, on ne pratiquait que *zazen* et *kinhin*.

5. Titre japonais signifiant « enseignant » ou « maître », par lequel ses disciples désignaient Deshimaru.

6. Même le grade de *kyoshi* actuellement utilisé par la plupart des affiliés à la *Shumucho* en France et aux États-Unis comporte de nombreux échelons, le premier étant le grade de *nitokyoshi* donné aux fils des abbés de temple, et le plus élevé sur cette même échelle étant *dai-kyosei* donné en grande pompe aux *zenjis* de Eihei-ji ou Sōji-ji.

La conscience universelle

Sensei nous disait toujours de nous asseoir sans objet, sans but. D'être au-delà des pensées personnelles. C'est ce qu'il enseignait, et « penser du tréfonds de la non-pensée » était une des nombreuses expressions créées par lui. Mais pour que cela se produise, la connaissance de soi est essentielle⁷. Il le disait ainsi : « Se comprendre soi-même, c'est comprendre l'univers. Le microcosme et le macrocosme sont un. L'évolution commence toujours avec l'individu ; et si un homme fait un pas en avant, il emmène la conscience universelle un pas plus loin. »

Pour mettre en pratique cet enseignement, *Deshimaru* insistait particulièrement sur la posture assise, avec les genoux fermement plantés dans le sol, la colonne vertébrale naturellement redressée, la tête droite érigée vers le ciel, les épaules basses et détendues, les mains posées paumes vers le haut, contre le ventre, sous le nombril. Et il accordait tout autant d'importance à *kinhin*, la posture de *zazen* en mouvement.

De même pour la respiration. L'expiration profonde et longue, l'inspiration courte et régulière. La capacité à contrôler notre corps et esprit, et à changer nos vies, à changer notre *karma*, disait-il, dépend de cette respiration ; se concentrer sur la respiration, sur l'expiration. Il le disait tout le temps. Et il faisait remarquer aussi que toutes les écoles du bouddhisme s'accordent sur le fait qu'*Ānāpānasati* (l'attention au souffle) a été l'un des premiers enseignements du Bouddha Shakyamuni⁸.

7. La signification de ce terme dans l'enseignement de maître *Deshimaru* est très différente de celle de la vague actuelle de « développement personnel ». Il s'agit d'une auto-observation inconsciente, qui permet de dépasser l'ego individuel. Il n'y a, pour *Deshimaru*, comme dans la sagesse chinoise ou chez Socrate, aucun « souci de soi », mais plutôt « oubli de soi ». Cet abandon du petit ego permet la connaissance de la véritable nature de l'homme.

8. Se référer au *Satipatthana Sutta*.

Camp d'été à Val d'Isère

Pendant ces cinq semaines dans les Alpes françaises, à Val d'Isère, nous nous asseyions en rangs, l'un derrière l'autre, sur quatre ou cinq lignes. À travers les grandes baies vitrées, on pouvait voir des montagnes aux sommets enneigés, et entendre l'Isère s'écouler en contrebas du dojo. Suivant la coutume, le maître était assis à droite de l'entrée, et les quatre *kyōsakumen*⁹ à gauche. Le traducteur s'asseyait juste à droite du maître. Venaient ensuite la secrétaire, puis les transcripteurs, l'un notant l'enseignement en français, l'autre (moi-même, un Américain) dans l'anglais d'origine.



*Dans le dojo –
Val d'Isère, 1977.*

9. Le *kyōsaku* est le « bâton d'éveil », et quatre responsables du *kyōsaku* étaient nécessaires pour assister les quelque 200 pratiquants assis dans le dojo à cette époque.

Un mot à propos du karma

L'objet de ce livre est le *karma*. Le *karma* est l'action (le mouvement) du corps, de l'esprit et de la parole. Ce que nous sommes aujourd'hui, ce que nous pensons et ce que nous faisons, *dépend* de comment ce corps et cet esprit étaient auparavant ; de même, ce que nous deviendrons aujourd'hui, demain et pour toujours, *dépend* de comment ce corps et esprit sont aujourd'hui dans l'ici-et-maintenant.

De plus, il est dit que l'être humain doit apprendre à changer ce *karma*, à s'en libérer ; se libérer de la loi karmique d'action et réaction, de ses filets et pièges d'illusion. Autrement dit, on doit apprendre *comment* agir, et agir de l'intérieur.

Philippe Coupey